

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, RÉDACTEUR

NUMERO 4

MONTREAL, AVRIL 1883

VOLUME II

A NOS ABONNÉS.

Il y a quelques mois nous faisons un appel à nos abonnés. Nous leur demandions deux choses : 1. de se faire un devoir et un plaisir de payer fidèlement d'avance leur modique contribution. 2. de ne pas se contenter de payer leur abonnement, mais de s'efforcer encore de propager l'ALBUM MUSICAL parmi leurs amis et leurs connaissances. Nous sommes heureux de dire qu'un grand nombre a répondu à notre appel, et nous leurs offrons ici nos plus sincères remerciements. Malheureusement il y en a plusieurs qui n'ont pas même songé à nous, et qui paraissent avoir oublié que nous sommes encore de ce monde. Nous ne voulons faire de reproches à personne, mais nous croyons qu'on ne réfléchit pas assez aux sacrifices sans nombre que nous avons dû nous imposer et que nous nous imposons encore pour maintenir et mener à bien l'œuvre que nous avons entreprise. Au mois de Janvier dernier nous ajoutions à notre journal quatre pages de matière à lire et depuis cette époque nous donnons huit pages de texte au lieu de quatre ; eh bien ! ces choses là ne se font pas pour rien et nous avouons en toute sincérité qu'il nous est absolument impossible de vivre de l'air du temps.

Que nos abonnés retardataires fassent donc un léger effort et qu'ils se hâtent de se mettre en règle avec nous. Nous avons un beau journal, nous ne craignons pas de le dire ; c'est le seul de ce genre qui soit publié non seulement à Montréal, mais dans tout le Canada. C'est donc une œuvre à la fois utile et patriotique et chacun devrait avoir à cœur de la maintenir et de l'encourager. Pour cela nous demandons bien peu de chose et nous espérons qu'on s'empressera de nous l'accorder.

On nous permettra de citer ici, entr'autres appréciations flatteuses de la presse à notre égard, celle que faisait le "Sauguenay" dans un de ses derniers numéros.

Outre la bonne musique de cette publication mensuelle, il y a la partie littéraire formée d'articles de bon choix.

La livraison de février contient la suite de "L'Etude de la musique," traitée au point de vue scientifique et pratique.

Vient ensuite une "Lettre parisienne," qui est une bonne revue des théâtres et des artistes de la grande capitale européenne.

Sur cette livraison de février, on a commencé la publication d'une histoire bien touchante intitulée : "Le violon." Cette esquisse de mœurs et de la vie des artistes les grands centres vaut, à elle seule, le prix de l'Album.

Puis, il y a la "Revue Mensuelle," remplie de détails qui méritent d'être lus.

Enfin, le feuilleton, signé *Ludovic Halévy*, termine cette revue mensuelle ayant 16 pages de musique et 8 pages de texte ou 192 p. de musique et 96 p. de littérature à la fin de l'année, et tout cela pour la somme bien minime de 3.00.

Sur la réception de 25c., les propriétaires, MM. A. Filiatreault & Cie, envoient un numéro échantillon à toute personne qui en fait la demande.

Encourageons la littérature et les beaux arts, surtout quand on peut le faire à aussi bon marché !

L'ALBANI

Le passage de Mme Albani à Montréal laissera dans l'esprit de chacun de nous un souvenir ineffaçable. On se rappellera toujours avec bonheur l'année 1883, qu'un de nos musiciens a appelée avec raison *l'année Albani*. On se rappellera toujours que c'est au mois de mars de cette année qu'il nous a été donné d'applaudir et d'acclamer, nous ne dirons pas la plus grande chanteuse du monde, mais une des plus grandes artistes lyriques. Les étrangers se sont étonnés de voir l'enthousiasme qui n'a cessé de régner dans notre ville pendant les quelques jours que Mme Albani a passés au milieu de nous. A la vue des ovations sans nombre qu'on lui a faites, ils nous ont taxés d'exagération et de chauvinisme. C'est que pour eux, l'Albani n'était que l'Albani, tandis que pour nous, ce n'était pas seulement une grande artiste, c'était une compatriote, c'était une sœur qui nous revenait le front ceint de l'auréole du triomphe et de la gloire. Avons-nous eu tort ? Nous ne le croyons pas, car tout ce que nous avons fait s'adressait plutôt à la femme qu'à l'artiste et cette femme se distingue autant par ses vertus que par son génie. Nous rappellerons ici ce que disait d'elle le cardinal Manning : " Si le théâtre possédait trois artistes comme l'Albani, la scène serait régénérée." Ceci est certainement le plus bel éloge qu'on puisse désirer et c'est aussi ce qui explique la réception enthousiaste que nous avons faite à notre enfant.

Nous voudrions pouvoir donner une appréciation longue et détaillée des trois concerts de l'Albani au Queen's Hall ; malheureusement l'espace restreint que nous avons à notre disposition ne nous le permet pas ; nous nous contenterons d'émettre simplement notre opinion sur le tout.

Disons de suite pour ne pas avoir à y revenir, qu'à l'exception de l'éminente pianiste Mme Careno, aucun artiste sérieux ne se faisait remarquer parmi ceux qui accompagnaient la grande diva canadienne. M. Mierswinski est un ténor d'une puissance et d'une étendue de voix véritablement extraordinaires, mais absolument dépourvu de méthode.

M. Ciampi-Cellaj, le baryton, n'a qu'un défaut : c'est d'être presque constamment au-dessous du ton. Quant à Mlle Dickerson, contralto et à M. Caravatti, basse, un peu d'étude et beaucoup de travail en feront peut-être d'excellents chanteurs.

Mme Albani a chanté ici, paraît-il, comme elle n'a jamais chanté nulle part, telle est l'opinion de ceux qui l'ont entendue en Europe et aux Etats-Unis. M. Gye, son mari, disait même devant nous que jamais il ne l'avait entendue chanter

la scène de la folie de *Lucie* aussi parfaitement qu'elle l'a fait au premier concert. " Et cependant, ajoutait-il, elle l'a peut être chantée deux cent fois."

" Impossible, dit M. Couture, de rien rêver d'aussi fini et d'aussi parfait. Le contours du phrasé et la délicatesse du trille, la netteté de la vocalise, la justesse de l'attaque; l'égalité du timbre, l'homogénéité des registres et la pureté du style, jamais ces qualités n'ont été réunies chez une même personne à un plus haut degré que chez l'Albani."

Mais c'est surtout dans l'air: *Angels ever bright and fair* d'Händel que nous avons pu nous faire une juste idée de son immense talent. Ici en effet, pas de trille, pas de mécanisme, rien de ce qui empoigne la masse; et c'est dans un morceau de ce genre qu'on reconnaît la véritable artiste. Notre grande Albani a admirablement interprété cette page d'Händel et nous avouons en toute franchise qu'il nous semble impossible de faire mieux. On trouvera peut être une chanteuse dont les notes de poitrine seront plus rondes, plus sonores, mais comme phrasé et comme style on ne peut rien imaginer de plus parfait que ce que nous a donné l'Albani. Aussi avec quelle religieuse émotion cet air a-t-il été écouté! Chacun pour ainsi dire retenait sa respiration et on pouvait entendre voler une mouche dans la salle, pour nous servir de l'expression ordinaire.

Cette émotion devint plus intense et plus d'une larme s'essuya furtivement quand l'Albani attaqua la touchante romance du *Pré aux Clercs* que nous publions dans ce numéro.

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur,
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur.
Ah! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir:
Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir.

De nos bois le silence
Les bords d'un clair ruisseau,
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau.
Ah! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir:
Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir.

Au second concert Albani nous fit entendre le célèbre *Casta Diva* et sut se maintenir à la hauteur de sa grande réputation. Nous laissons ici la parole à M. Couture:

" Le célèbre *Casta Diva* est un de ces morceaux que toute cantatrice aspire à chanter. Peu, toutefois, le réussissent dignement. Alors que quelques unes n'y voient que prétextes à fioritures, d'autres manquent des qualités nécessaires pour le rendre avec la teinte voulue.

Albani y déploya ce charme et cette tendresse qui relient jusqu'aux fibres les plus délicates de l'âme.

Les variantes qu'elle introduit dans ses airs italiens sont choisis avec à-propos et avec esprit.

Elles amplifient la phrase, la rendent plus intéressante et

s'harmonisent toujours avec la contexture générale du morceau.

Ici encore s'affirme et s'explique la supériorité de notre Albani: elle n'est pas seulement grande cantatrice, elle est aussi grande musicienne. Il est vrai que l'un ne va pas sans l'autre.

Elle est musicienne. C'est là le secret de son aisance, de l'assurance qu'elle apporte dans les traits les plus compliqués, de la confiance qu'elle inspire à tout son entourage, dans les ensembles les plus enchevêtrés; c'est ce qui fait sa sécurité.

Elle sait se prêter aux moindres écarts de son accompagnateur, ramène l'équilibre de la mesure avec un art infini, à tel point qu'on a peine à s'apercevoir, ou qu'on oublie immédiatement qu'il a été rompu."

Enfin au troisième concert on eut le plaisir d'entendre l'air des bijoux de *Faust* et le fameux quatuor de *Rigoletto*. C'était presque de l'opéra et notre grande artiste se sentait plus à l'aise; aussi est-ce le morceau qu'elle a le mieux réussi à tous points de vue.

En résumé l'Albani possède une voix qui n'est peut être pas aussi belle que celle de la Nilsson mais qui est excessivement pure, sonore et vibrante. Le registre inférieur est un peu faible, mais ses notes hautes sont tellement belles qu'on a vite oublié cela. Le trille chez elle se fait naturellement et sans effort; l'attaque est toujours excessivement juste et les notes piquées sont admirables.

Quant au style elle est supérieure à tout ce que nous avons entendu jusqu'ici. En un mot c'est une grande artiste et le Canada doit être fier de la revendiquer comme son enfant.

LETTE PARISIENNE

PARIS, 25 Mars 1883.

Mon cher Monsieur,—

Je puis enfin vous parler d'une œuvre importante, de grande valeur, d'Henry VIII, le nouvel opéra en 4 actes dont la première représentation a eu lieu le 5 mars.

Le poème est de MM. L. Detroyat et Armand Silvestre, la musique de M. Camille Saint-Saëns.

M. Camille Saint-Saëns est reconnu comme le chef de l'école française moderne, ce qui lui a valu, quoique bien jeune encore, l'honneur d'être admis à l'Institut.

Mais si M. Camille Saint-Saëns occupe la première place comme symphoniste, ses aptitudes dramatiques étaient très discutées par le public parisien qui ne connaît de lui qu'un opéra en un acte, joué en 1872 à l'Opéra-Comique, la *Princesse Jeanne* et un drame lyrique en 4 tableaux: la *Timbale d'Argent*, représenté au théâtre Lyrique. Son opéra *Etienne-Marcel*, dont Lyon eut la primeur en 1879, n'a eu, malgré quelques belles pages, que peu de représentations en province.

C'était donc un maître dans la symphonie et l'oratorio et presque un nouveau venu au théâtre que le public de l'Opéra était appelé à juger. Aussi quel empressement à assister à cette représentation. Tout ce que Paris compte d'illustre dans l'aristocratie, dans la politique, dans les lettres, dans les arts remplissaient cette magnifique salle de l'Opéra, cadre éblouissant qui ne semble encadrer que des chef-d'œuvres. Et ce

public d'illustrations en tout genre était évidemment sympathique au jeune maître et désirait que l'œuvre nouvelle fut un succès. Ce succès a-t-il été atteint ? Oui, disons-le de suite ; peut être pas cependant aussi complet qu'on le désirait.

Les auteurs du poème n'ont pas voulu faire Henri VIII meilleur qu'il ne fut. Sa passion pour Anne de Boleyn l'entraîne au schisme. La lutte entre cette intrigante et la femme d'Henri VIII, Catherine d'Aragon, forme le fond de l'action à laquelle les auteurs, pour la corser, ont ajouté une intrigue entre Anne de Boleyn et don Gomez, ambassadeur d'Espagne, qui a connu Anne de Boleyn à la cour de France et a pu s'en faire aimer, ainsi que le prouve une certaine lettre—lettre qui remplace l'ancienne croix de ma mère — dont la reine Catherine est dépositaire.

Au lever du rideau Don Gomez arrive à la cour d'Angleterre dans l'espoir de retrouver Anne de Boleyn ; il ne pouvait plus mal arriver car c'est dans ce jour même que le roi présente à la reine une nouvelle dame d'honneur qui n'est autre qu'Anne de Boleyn.

Catherine et don Gomez comprennent vite la passion du roi qui, poussé à bout par l'habile résistance d'Anne, n'hésite plus et, malgré l'opposition et les menaces de Rome assemble le synode auquel il a dicté ses ordres et fait prononcer son divorce. Il épouse la favorite et du même coup se fait proclamer le chef de l'Eglise Anglicane.

Catherine se retire au château de Kimbolth où ses derniers moments seront troublés par la jalousie du roi et les supplications de sa rivale. En effet Anne, sachant que la reine possède une lettre qui pourrait la perdre, accourt et, sous le couvert de l'humilité et du repentir, essaye de reprendre cette lettre. De son côté le roi, qui commence à se lasser de la nouvelle reine, demande à Catherine cette lettre qui prouve la trahison d'Anne de Boleyn et voilà la malheureuse Catherine en proie à la plus violente émotion, à la plus terrible lutte intérieure. Elle se tait et prie ; le roi pour arriver à se faire remettre la lettre affecte un amour violent pour Anne. Catherine tient la lettre à la main, fait un pas vers le roi, Anne se désespère, Gomez est anxieux, le roi redouble d'efforts, Catherine fait un nouveau pas vers lui, mais soudain par un effort sublime elle jette au feu cette lettre et, brisée par la lutte, elle meurt en ordonnant à Gomez de pardonner comme elle.

En présence de cette noble victime, le Barbe-bleu britannique n'a qu'une pensée : " morte avec son secret ! " D'une voix terrible il menace Anne de la hache s'il apprend jamais qu'on s'est raillé de lui. Et le rideau tombe sur cette menace du châtimement prochain.

Le défaut de ce poème est le peu d'intérêt que présentent les personnages. Mais arrivons à la musique.

L'œuvre débute, selon la mode nouvelle, par un prélude fort court, mais d'un beau caractère qui est le motif que nous retrouverons au troisième acte et qui sert à chanter la réforme anglicane. Après quelques pages ordinaires, vient l'entrée du roi sur un chœur d'hommes austère et religieux, exprimant bien la terreur que le tyran inspire.

La romance du roi : " Qui donc commande quand il aime ? " est une mélodie charmante et supérieurement dite par Lassalle. Le finale de ce premier acte est une page remarquable. Au dehors, une marche funèbre et le *De Profundis*, sur la scène les courtisans effrayés, Catherine qui se sent abandonnée et, tout entier à sa passion, le roi qui murmure à l'oreille d'Anne : " Si tu savais comme je t'aime ! " mêlant ses soupirs amoureux aux accents sinistres du *De Profundis*.

Le deuxième acte s'ouvre par un chœur d'une mélodie exquise des dames d'honneur de la future reine. Puis vient un grand duo entre le roi et Anne qui a soulevé la salle entière. Ce duo commence comme une conversation. Puis peu à peu la passion envahit le roi qui devient plus pressant pendant que l'orchestre exprime le tumulte qui grandit dans son cœur. La phrase : *Je te veux, ma belle enchantresse* est très expressive puis le morceau se termine sur un rythme plein de caresse sur la phrase si pénétrante et si neuve dans sa simplicité : *Jure-moi de vivre fidèle, à moi, jusqu'à la mort.*

Des deux tableaux du troisième acte nous ne parlerons que du second consacré tout entier au synode. Le légat chargé de la réponse de la cour de Rome est arrivé, mais Henry VIII, tout entier à sa passion, lui annonce qu'il se passera de l'autorisation du pape. La scène est gran-

diose, M. Saint-Saëns est resté au-dessous de sa tâche. La romance de la reine, présentant sa défense est incolore ; il eut fallu des accents énergiques et fiers et non une cavatine : l'intervention de l'ambassadeur d'Espagne est banale, mais ces défauts sont rachetés par le finale, d'une réelle grandeur où éclate l'hymne du schisme : " C'en est donc fait, il a brisé la chaîne. " C'est un beau choral à la façon d'Hündel.

Nous arrivons au quatrième acte, à la page maîtresse de l'œuvre, c'est digne d'un maître et M. Saint-Saëns n'a jamais rien écrit de plus beau. Au début une plaintive ballade d'un charme pénétrant, puis une scène rapide et passionnée entre les deux rivales et nous arrivons au quatuor final qu'on peut mettre à côté des chef-d'œuvres. La critique presque toute entière l'a comparé au quatuor de *Rigoletto*. Nous le trouvons supérieur en ce sens qu'il est plus original, d'une harmonie plus riche et d'un sentiment plus profond. C'est la scène culminante du drame, nous le comparons aux chefs-d'œuvres du répertoire dramatique tels que le quintette des *Maitres chanteurs*, le duo de *Guillaume Tell*, le quatuor et le sextuor de *Don Juan*. Le public a été de notre avis, car littéralement saisi il a fait répéter, aux dépens de son plaisir, chaque fragment de cette superbe scène qu'il aurait du vouloir entendre toute entière dans sa dramatique intégrité.

En résumé il convient de louer la pureté et la distinction de l'harmonie. D'un bout à l'autre de l'œuvre, le style reste noble, l'orchestration charmante, colorée, riche. Si Henry VIII n'est pas encore une œuvre parfaite, les beautés hors ligne qu'on y rencontre permettent d'espérer que M. Saint-Saëns nous donnera bientôt le chef-d'œuvre complet achevé. Ce que Henry VIII prouve évidemment, par exemple, c'est que M. Camille Saint-Saëns, symphoniste d'élite, est mélodiste lorsqu'il le veut.

Cette œuvre est interprétée d'une façon supérieure par un quatuor dont on chercherait vainement l'équivalent sur toute autre scène que notre Opéra.

Le *Figaro* dit à propos de Mme Strauss dans ce rôle de Catherine : " Mme Straus est vraiment une très grande tragédienne lyrique. On sait que dans l'opinion de la critique anglaise, Catherine d'Aragon est considérée comme la plus haute et la plus achevée des figures féminines créées par Shakespeare, et bien je crois que Shakespeare se fut trouvé heureux d'avoir Mme Strauss pour interprète. C'est au quatrième acte surtout qu'il faut admirer ce masque tragique, ce geste plein d'ampleur et de vérité et cette voix dont les cris pénètrent jusqu'aux entrailles. "

Lassalle a merveilleusement composé le rôle d'Henri VIII. Il est incomparable au point de vue du jeu et du chant, et quelle admirable voix !

Mlle Richard et M. Deremis tirent de leur rôle tout l'effet possible.

SYLVIO.

P. S.—Je vous envoie un fragment d'Henri VIII ; c'est la délicieuse mélodie, extraite du duo du deuxième acte que chante d'une façon si remarquable M. Lassalle.

LE VIOLON

III

(Suite et fin.)

Le jour suivant, à l'heure dite, Hansel Sachser, Robert Métral, et la jeune madame Maurice Métral descendaient de voiture à la porte de la villa de santé, et se rendaient chez le docteur. La jeune femme, pâle et tremblante à la pensée de l'expérience à tenter, se soutenait à peine au bras du violoniste.

Le docteur attendait les visiteurs. Il les mena dans une salle assez vaste, meublée simplement mais avec une certaine élégance. Vers le fond de cette salle, un cabinet masqué par une draperie très mince, dont les plis traînaient à terre, devait recevoir Hansel, la jeune femme et Robert. Des ouvertures ménagées à hauteur de la figure permettaient de voir dans la salle sans perdre un détail de la scène qui allait avoir lieu.

Hansel remit au docteur une boîte contenant un violon et un archet.

—Ouvrez la boîte sur la table, sortez à demi le violon, et laissez aller les événements, dit-il.

—Mais il va briser l'instrument !

—Qu'importe ! C'est un vieux meuble, pour ainsi dire, ce violon-là, d'ailleurs. Et puis, j'ai mon idée. Faites ce que je vous dis, docteur.

Quand tout fut disposé, nos personnages entrèrent dans le cabinet, et le gardien reçut l'ordre d'aller chercher Maurice Métral, de l'amener dans la salle, et de l'y laisser seul, en se tenant toutefois à portée de la voix.

Maurice entra d'un pas calme et avec une attitude distraite. Il fit d'abord lentement le tour de la salle sans s'arrêter à aucun objet. Puis il vint s'asseoir devant la table, et, posant un coude dessus, il appuya son front dans sa main. C'était sa position habituelle. Evidemment détourné pour un moment de son idée fixe, il reprenait la recherche de son insondable problème.

Rien ne bougea pendant cinq minutes.

Absorbé, les yeux à terre, la main gauche pendante, et la droite soutenant son front devenu mat comme l'ivoire, Maurice demeurait complètement immobile. A la fin il fit un brusque mouvement :

—Jamais je ne trouverai l... dit-il avec découragement.

Ses yeux tombèrent sur le violon à demi sorti de la boîte. Il y mit la main et dit, comme un enfant :

—Tiens, un violon !...

Il sembla d'abord hésiter à le prendre. Mais se décidant tout à coup, il l'enleva de la boîte, le prit de la main gauche et l'approcha de son oreille comme pour écouter.

—Muet ! fit-il.

Il prit l'archet, le tourna, le regarda, et dit en le jetant avec colère :

—Muet aussi !

Il reposa le violon sur la table et se prit à se promener à travers la salle.

Au troisième tour il s'arrêta, regarda autour de lui avec précaution, revint à la table, saisit le violon, l'examina longtemps en murmurant des paroles que l'on ne pouvait entendre, et finit par l'approcher de lui, le posant comme font les violonistes. Puis il ramassa l'archet, et les doigts de sa main gauche tatonnèrent, tremblants et malhabiles, sur les cordes. On eut dit un aveugle qui, de la main, tâte les aspérités d'un mur pour reconnaître son chemin.

A cet instant un son doux et à peine distinct se fit entendre. Quelques notes flottèrent sur le silence de la salle et moururent presque aussitôt. On eut dit une plainte qui traverse l'espace.

Le fou, presque effrayé, éloigna vivement le violon de son cou, et le regarda avec un étonnement indicible. Puis, pour s'assurer que c'était lui, et non un autre, qui avait tiré de l'instrument ces sons qui l'avaient tant surpris, il reprit le violon et en approcha l'archet. De nouveaux sons s'élevèrent alors, et, cette fois, une chanson joyeuse éclata dans la salle. Le fou, charmé, s'imaginant sans doute qu'il jouait réellement, se mit à suivre avec la tête la cadence indiquée, et bientôt, emporté par le rythme, il se mit à danser. Sa figure pâle s'éclaira d'un sourire et des paroles joyeuses lui échappèrent.

Derrière le rideau, les assistants regardaient cette scène étrange et, levant parfois un regard sur le violoniste, la jeune femme pleurait. Pour lui, Hansel, sa figure, jusque-là anxieuse, s'était éclairée tout à coup. Rejetant la tête en arrière, il laissa un moment courir l'archet sur les cordes, puis doucement, alanguissant le rythme, il attaqua sans transition l'air de Martini :

“ Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment
“ Chagrin d'amour dure toute la vie... ”

Dans la salle, le fou s'était arrêté. Le sourire s'était

éteint sur ses lèvres et le rayon dans son regard. La tête penchée, il écoutait.

Il écouta ainsi pendant la première période de l'air. Puis ses membres fléchirent. Il se laissa aller sur un siège et cacha sa figure entre ses deux bras croisés sur la table. Il semblait endormi, tant son immobilité était complète. Mais quand, pour la troisième fois, le refrain reprit, il releva la tête, saisit son front à deux mains et cria :

—Ce n'est pas encore celui-là !... ce n'est pas celui-là !

Et l'effort qu'il faisait pour se rappeler l'air qu'il cherchait gonflait les veines de son front, comme si toute la vie physique se fût, en cet instant portée au cerveau.

Alors Hansel, sans laisser s'éteindre le son, jeta l'archet sur la chanterelle, et le violon chanta comme jamais peut-être violon n'avait chanté.

C'était la plainte d'une âme dont la souffrance amère s'épanche dans une prière. C'était le tourment d'un cœur brisé qui murmure et supplie. Le violon soupirait comme une voix humaine. Il y avait des larmes dans les vibrations étranges qui parfois puissantes, parfois soudainement apaisées, soulevaient dans l'âme des auditeurs une émotion à la fois cruelle et douce.

Eperdue, à demi-folle elle-même, la jeune femme avait glissé sur ses genoux et, les mains jointes, elle semblait demander grâce et se traîner aux pieds de quelque dieu invisible, à qui elle eût demandé la vie de son mari.

Dans la salle, le fou, debout, s'était dressé, hagard et les yeux dilatés. Une expression d'affreuse souffrance avait remplacé son air inquiet de tout à l'heure. Puis, à mesure que les vibrations devenaient plus puissantes, à mesure que la supplication devenait plus véhément, il avait étendu les bras en avant, comme un homme atteint de cécité qui cherche l'objet dont il a souvenance. Mais quand la suave harmonie sembla flotter dans l'air comme un murmure de brise dans les arbres, il porta vivement les mains à son front. Puis sans doute il se souvint tout à coup, car, d'une voix claire qui vibra au fond de tous les cœurs, il cria :

—Le violon !... le violon de Hansel !... A ! je suis sauvé !... Marie ! Marie !.....

D'un geste, Hansel poussa la jeune femme dans la salle. Elle vint jusqu'à Maurice, et celui-ci, la reconnaissant tout à coup, la reçut sur sa poitrine avec un cri de bonheur.

Quand ils sortirent de cet embrassement, Hansel était devant eux. Le docteur était resté derrière le rideau.

—Hansel !... c'est toi !... dit Maurice. D'où viens-tu, et que s'est-il passé ?

—Rien, dit le jeune homme. J'ai joué du violon, comme autrefois, voilà tout.

Tu mens ! dit Maurice. J'ai été fou... Oh ! je le sais bien, va ! Je croyais avoir tué Marie... et toi seul, Hansel pouvais la ressusciter, avec cet air que j'avais oublié. Maintenant, c'est fini. J'ai ressaisi ce souvenir dont l'oubli me torturait. Veux-tu me le redire encore une fois, Hansel ?... Ne crains rien. Je ne suis plus fou.

Sans dire un mot, Hansel joua de nouveau la sérénade. Quand il eut fini, Maurice pleurait.

—Décidément, dit le docteur, il est sauvé !

Et Maurice Métral, en effet, était complètement guéri. Par un phénomène que nous constatons ici sans vouloir l'expliquer, l'air, cause première de sa folie, avait été précisément celui qui lui avait rendu la raison. Il avait dit jadis à Hansel que fut-il dans la tombe, il tressaillirait en l'entendant jouer la sérénade, et, par la magie d'un souvenir évoqué, — souvenir terrible et qui, dans la folie de Maurice, était devenu comme une sorte de réalité, — cet air avait réveillé en lui les fibres sensibles.

Ebranlement de nerfs, déclara le docteur. Mystères de l'âme, affirma Hansel Sachser. Qui des deux avait raison ? Je n'en sais rien.

PAUL GEORGES.

L'ORGUE

Plusieurs journaux anglais à tendances ultra-orthodoxes, ayant reproché à M. Saint-Saëns de trop rechercher sur l'orgue les effets d'orchestre, le grand organiste français leur a répondu par un article admirable, dont nous citons ici quelques extraits :

L'orgue moderne, dit M. Saint-Saëns, n'a été introduit en Angleterre que depuis peu. Les Anglais et les Allemands sont à peu près dans la position d'un homme qui, ayant toujours joué sur le clavecin, se trouverait subitement en présence d'un pianiste moderne ayant à sa disposition un de nos grands pianos de concert. Cet homme trouverait certainement que ce n'est plus là le véritable style du clavecin. Le véritable style d'un instrument n'est pas tel ou tel style de convention, mais c'est celui qui permet de profiter de toutes les ressources qu'offre cet instrument.

"Il est vrai que si l'on joue l'orgue comme certains artistes médiocres dont tout le mérite consiste à en tirer des effets de sonorité vulgaires ; si l'on se borne à tenir sur la *voix humaine* des accords prolongés indéfiniment pendant que la pédale fait entendre des notes détachées auxquelles s'entremêlent des broderies sur la flûte, oh ! alors on abandonne le vrai style de l'orgue pour s'en tenir à un genre étroit qu'on prodigue sans à propos et sans aucune réserve.

D'un autre côté les organistes classiques qui rejettent avec dédain les merveilleux effets qu'on peut obtenir avec nos instruments modernes et qui se contentent de jouer des fugues en tirant à la fois tous les registres de l'orgue, ne font pas de la musique ; ils ne produisent qu'un bruit confus au milieu duquel on ne peut rien distinguer la plupart du temps. Si le style fugué, avec la pédale *obligato* est celui qui convient le mieux à l'orgue, c'est à la condition que l'exécution soit toujours claire et intelligible, ce qu'on obtient en variant les *timbres* et en passant suivant le besoin, d'un clavier à l'autre ; mais alors, pour ceux qui s'en tiennent absolument à la tradition, ce n'est pas plus le véritable style de l'orgue que ne le sont les effets d'orchestre.

Ce n'est pas aux organistes que les reproches doivent s'adresser, mais c'est aux facteurs. Depuis que l'on construit des orgues on ne cherche qu'à imiter les instruments d'orchestre à l'aide des différents jeux, et tous les efforts des facteurs tendent à les imiter le plus fidèlement possible. Tels sont les flûtes, les hautbois, les clarinettes, les bassons, les trompettes, les violons et les violoncelles. En renonçant aux effets d'orchestre on agit donc directement contre les intentions du facteur et par conséquent contre la nature même de l'instrument.

L'orgue moderne, au degré de perfection qu'il a atteint, est un instrument nouveau qui demande un style nouveau. Aujourd'hui le véritable style est celui qui prenant pour base l'ancien instrument laisse le champ libre à tous les effets qu'on peut obtenir avec les orgues si complets et si merveilleux que l'on fabrique maintenant."

M. Frédéric Archer, le grand organiste anglais qui nous a visité l'année dernière, concourt pleinement dans la manière de voir de M. Saint-Saëns sur cette question. Dans une de ses dernières chroniques, il cite l'article que nous venons de voir et il ajoute : "C'est là un argument sans réplique et une connaissance plus approfondie des ressources de l'orgue moderne convaincra tous les musiciens intelligents que c'est à ces idées qu'il faut s'en tenir dans la pratique."

DE TOUT UN PEU

Nous venons de publier la charmante romance "O mon pays !" que Mme Albani a chantée a son troisième concert. La musique est de M. Guillaume Couture et les paroles de M. Ls. Fréchette avec une version anglaise de M. J. Lespérance.

C'est une délicieuse mélodie excessivement facile à chanter et qui est appelée à un grand succès.

Elle est en vente aux bureaux de notre journal et chez les principaux marchands de musique pour la somme de cinquante centins.

Le frontispice de cette publication est orné d'une superbe photographie de la grande artiste canadienne.

Nous venons de recevoir par l'entremise de notre correspondant parisien, comme on peut le voir par sa lettre, un extrait du dernier opéra de St-Saëns, "Henry VIII" qui se joue actuellement à Paris ; c'est la romance tirée du duo du 2ème acte. Nous publierons cette romance dans notre numéro du mois de Mai.

Dimanche dernier, 15 avril, à l'occasion de la fête du Patronage de St Joseph, on répétait à l'église du Gesù la 13me Messe de Nicou-Choron exécutée à Pâques. A l'offertoire M. N. Beaudry chanta un "O salutaris" de Dubois avec accompagnement d'orgue, de harpe et de violoncelle. On a rarement l'occasion d'entendre de la harpe dans nos églises et nous remercions sincèrement M. Couture de nous avoir donné cette jouissance. Mlle Lamontagne est une harpiste de talent, nous la félicitons bien cordialement et nous espérons l'entendre plus souvent.

.

Nos remerciements à M. A. J. Boucher, le populaire marchand de musique de Montréal, pour l'envoi d'une copie de la "Ballade" pour piano. Op. 29 de Oliver King, pianiste de Son Altesse Royale, la princesse Louise, gradué du Conservatoire de Leipsig, etc.

Cette ballade est publiée à Montréal par M. A. J. Boucher et à Ottawa par M. Frs. Boucher.

C'est une œuvre d'un grand mérite et nous nous faisons un devoir de la recommander spécialement à nos amateurs. M. King quoique très jeune encore est un artiste compositeur de beaucoup de talent et ses œuvres sont très favorablement appréciées en Europe.

.

Nous lisons ce qui suit dans le *Music and Drama* du 7 avril courant :

"Lundi dernier on donnait pour la seconde fois à l'Académie le "Vaisseau fantôme" de Wagner devant un immense auditoire et avec encore plus de succès que la première fois.

Le personnel était le même et Mme Albani toute émue encore de ses triomphes et de ses ovations à Montréal, fut réellement admirable dans son interprétation du rôle de la tendre *Santa*.

Sig. Galassi, bien en voix, fit beaucoup d'impression dans le rôle principal. Il chanta et joua en artiste consommé.

L'orchestre et les chœurs plus familiers avec l'œuvre furent excellents.

.

NOS ABONNÉS qui changent de résidence au mois de mai sont priés de nous en donner avis au plus tôt afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

.

Le dernier opéra de Verdi auquel il travaille, dit-on, depuis plusieurs années et dont on a tant parlé, est encore le sujet de beaucoup de commentaires et de conjectures. Le libretto, dû à la plume du poète Arrigo Boito, est basé sur l'Otello de Shakespeare. Verdi cependant, ne voulant pas prendre un titre que Rossini avait déjà adopté, a intitulé "Jago." On rapporte que Verdi, dans cette œuvre, inaugure un nouveau genre : il n'y aura pas de ballet et peu de chœurs, et l'on ne verra pas de ces effets scéniques si compliqués que Wagner a introduits à Bayreuth. Où et quand cet opéra sera-t-il exécuté ? on ignore. Verdi avait d'abord l'intention de le donner à Vienne avec Materna dans le rôle de "Desdemona", mais le genre et le physique de cette femme ne peuvent en aucune façon convenir à "la douce et tendre fiancée du *More*." Le compositeur italien n'a pas l'air d'avoir songé un seul instant à l'Académie de musique française. Gabrielle Krauss aurait pourtant créé ce rôle aussi gaîment qu'elle l'a fait pour celui de *Marguerite* dans "Faust."

Feuilleton de "l'Album Musical"

FÉVRIER 1883.—No 2.

L'ABBE CONSTANTIN

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

Et s'adressant à Pauline :

—Vous seriez bien bonne, mademoiselle, de m'apporter un verre d'eau fraîche. Non, pas autre chose,... un verre d'eau fraîche,... je meurs de soif.

—Et moi, dit en riant Bettina, pendant que Pauline courait chercher le verre d'eau, je meurs d'autre chose, c'est de faim que je meurs... Monsieur le curé,...cela, je le sais, est affreusement indiscret... Mais je vois que votre couvert est mis... Est-ce que vous ne pourriez pas nous inviter à dîner ?

—Bettina ! dit Mme Scott.

—Laissez donc, Suzie, laissez donc... N'est-ce pas monsieur le curé, vous voulez bien ?

Mais il ne trouvait rien à répondre, le vieux curé. Il ne savait plus du tout où il en était. Elles prenaient d'assaut son presbytère ! Elles étaient catholiques ! Elles lui apportaient deux mille francs ! Elles lui promettaient mille francs tous les mois ! Et elles voulaient dîner chez lui ! ah ! cela, c'était le dernier coup ! L'épouvante le prenait à la pensée d'avoir à faire les honneurs de son gigot et de ses œufs au lait à ces deux Américaines follement riches, qui devaient se nourrir de choses extraordinaires, fantastiques, inusitées. Il murmurait :

—A dîner !... à dîner !... vous voudriez dîner ici ?

Jean dut encore une fois intervenir.

—Mon parrain sera trop heureux, dit-il, si vous voulez bien accepter ; seulement, je vois ce qui l'inquiète... Nous devons dîner ensemble, tous les deux, et il ne faut pas, mesdames, vous attendre à un festin... Enfin vous serez indulgentes.

—Oui, oui, très indulgentes, répondit Bettina.

Puis s'adressant à sa sœur :

—Voyons, Suzie, ne faites pas la moue parce que j'ai été un peu... vous savez bien que c'est mon habitude d'être un peu ?... Restons, voulez-vous ? Cela nous reposera de passer une heure ici tranquillement. Nous avons eu une telle journée en chemin de fer... en voiture... dans la poussière, dans la chaleur !... Nous avons fait un si affreux déjeuner ce matin dans un si affreux hôtel ! Nous devons retourner dîner, à sept heures, dans ce même hôtel, pour reprendre, ensuite, le train de Paris... Mais dîner ici sera réellement plus gentil. Vous ne dites plus non... Ah ! que vous êtes bonne, ma Suzie !

Et elle embrassa sa sœur très câlinement, très tendrement, puis se tournant vers le curé.

—Si vous saviez, monsieur le curé, comme elle est bonne !

—Bettina ! Bettina !

—Allons, dit Jean, vite, Pauline ! deux couverts. Je vais t'aider.

—Et moi aussi, s'écria Bettina, moi aussi, je vais vous aider. Oh ! je vous en prie, cela m'amusera tant ! Seulement

monsieur le curé, vous me permettez de faire un peu comme chez moi.

Lestement elle ôta son manteau d'abord, et Jear put admirer, dans son exquise perfection, une taille merveilleuse de souplesse et de grâce.

Miss Percival ensuite enleva son chapeau, mais avec un peu trop de hâte ; car ce fut le signal d'une ravissante débâcle. Toute une avalanche s'échappa et se répandit, par torrents, en longues cascades, sur les épaules de Bettina ; elle se trouvait alors devant une fenêtre par où entraient à flots les rayons du soleil... et cette lumière d'or, venant frapper en plein sur cette chevelure d'or, mettait dans un encadrement délicieux l'éclatante beauté de la jeune fille. Confuse et rougissante, Bettina dut appeler sa sœur à son secours et Mme Scott eut beaucoup de peine à remettre un peu d'ordre dans ce désordre.

Lorsque la catastrophe fut enfin réparée, rien ne put empêcher Bettina de se précipiter sur les assiettes, les couverts et les fourchettes.

—Mais, monsieur, disait-elle à Jean, je sais très-bien mettre le couvert. Demandez à ma sœur... Dites, Suzie, quand j'étais petite, à New-York, est-ce que je ne mettais pas très-bien le couvert.

—Oui, très-bien, répondit Mme Scott.

Et elle aussi, tout en priant le curé d'excuser l'indiscrétion de Bettina, elle aussi ôta son chapeau et son manteau, si bien que Jean eut encore une fois le très agréable spectacle d'une taille charmante et de cheveux admirables. Mais la débâcle, et Jean le regretta, n'eut pas de seconde représentation.

Quelques minutes après, Mme Scott, miss Percival, le curé et Jean prenaient place autour de la petite table du presbytère ; puis, très rapidement, grâce à la surprise et à l'originalité de la rencontre, grâce surtout à la belle humeur et à l'enjouement quelque peu audacieux de Bettina, la conversation prenait le tour de la plus franche et de la plus cordiale familiarité.

—Vous allez voir, monsieur le curé, dit Bettina, vous allez voir si j'ai menti, si je ne mourais pas de faim. Je vous prévins que je vais dévorer. Je ne me suis jamais mise à table avec tant de plaisir. Ce dîner va si bien finir notre journée ! Nous sommes tellement contentes, ma sœur et moi, d'avoir ce château, ces fermes, cette forêt !

—Et d'avoir tout cela, continua Mme Scott, d'une façon si extraordinaire, si imprévue. Nous nous y attendions si peu !

—Vous pouvez bien dire, Suzie, que vous ne nous y attendions pas du tout... Sachez, monsieur l'abbé, que c'était hier la fête de ma sœur... Mais, d'abord, pardon, monsieur, monsieur Jean, n'est-ce pas ?

—Oui, mademoiselle, monsieur Jean.

—Eh bien ! monsieur Jean, encore un peu de cette soupe excellente, je vous en prie.

L'abbé Constantin commençait à se remettre, à se retrouver un peu, mais il était, cependant, encore trop ému pour accomplir correctement ses devoirs de maître de maison ; c'était Jean qui avait pris le gouvernement du modeste dîner de son parrain. Il remplit donc jusqu'aux bords l'assiette de cette ravissante Américaine, qui fixait résolument sur lui deux grands yeux, où étincelaient la franchise, la hardiesse et la gaité. Les yeux de Jean, d'ailleurs, payaient miss Percival de la même monnaie. Il n'y avait pas trois quarts d'heure que, dans le jardin du curé, la jeune Américaine et le jeune officier, pour la première fois, s'étaient adressé la parole, et tous deux déjà se sentaient, vis-à-vis l'un de l'autre, parfaitement à l'aise, pleinement en confiance, presque en camarades.

—Je vous disais, monsieur le curé, reprit Bettina, que c'était hier la fête de ma sœur, sa fête de naissance. Mon beau-frère, il y a huit jours, avait été obligé de partir pour l'Amérique ; mais en s'en allant, il avait dit à ma sœur : " Je ne serai pas ici le jour de votre fête, mais vous aurez cependant

de mes nouvelles." Hier donc, il arriva des bouquets et des cadeaux un peu de partout ; mais de mon beau-frère, jusqu'à cinq heures, rien... rien. Nous allons faire toutes les deux un tour au bois à cheval... et, à propos de cheval...

Elle s'arrêta et, se penchant un peu de côté, regarda curieusement les grandes bottes poudreuses de Jean, puis elle s'écria :

—Mais, monsieur, vous avez des éperons ?

—Oui, mademoiselle.

—Vous êtes dans la cavalerie !

—Je suis dans l'artillerie, mademoiselle, et l'artillerie, c'est de la cavalerie.

—Et votre régiment est en garnison ?

—Tout près d'ici.

—Mais alors vous monterez à cheval avec nous ?

—Avec le plus grand plaisir, mademoiselle.

—C'est dit. Voyons, où en étais-je ?

—Vous ne savez pas du tout, Bettina, où vous en êtes, et vous racontez à ces messieurs des choses qui ne peuvent les intéresser.

—Oh ! je vous demande pardon, madame, dit le curé La vente du château,—il n'est question que de cela dans le pays en ce moment,—et le récit de mademoiselle nous intéresse beaucoup.

—Vous voyez, Suzie, mon récit intéresse beaucoup M. le curé... Donc je continue. Nous sortons à cheval, nous rentrons à sept heures, rien... Nous dînons et, au moment où nous sortions de table, arrive une dépêche d'Amérique, deux lignes seulement : " J'ai fait acheter pour vous aujourd'hui, et en votre nom, le château et le domaine de Longueval, près de Souvigny, sur la ligne du Nord." Alors nous avons été prises, toutes les deux, d'un rire fou, à la pensée...

—Non, non, Bettina, cela n'est pas exact. Vous nous calomniez toutes les deux. Nous avons été prises d'abord d'un bien sincère mouvement d'émotion et de reconnaissance. Nous aimons beaucoup la campagne, ma sœur et moi. Mon mari, qui est excellent, savait que nous désirions très vivement avoir une terre en France. Depuis six mois, il cherchait et ne trouvait rien. Enfin, et sans nous le dire, il avait découvert ce château, qui se vendait précisément le jour de ma fête... C'était une attention très délicate.

—Oui, Suzie, vous avez raison ; mais, après le petit accès d'émotion, il y a eu un grand excès de gaieté.

—Cela, je le reconnais... Quand nous avons fait cette réflexion que nous nous trouvions brusquement, toutes les deux, — car ce qui est à l'une est à l'autre,—propriétaires d'un château, sans savoir, où se trouvait ce château, comment il était fait et combien il avait coûté, cela ressemblait tellement à un conte de fées...

—Enfin, pendant cinq bonnes minutes, de tout notre cœur, nous avons ri... Puis nous nous sommes jetées sur une carte de France, et nous avons réussi, non sans peine, à y déterrer Souvigny. Après l'atlas, ce fut le tour d'un indicateur des chemins de fer, et ce matin, par l'express, à dix heures, nous débarquions à Souvigny.

—Nous avons passé toute notre journée à visiter le château, les écuries. Les fermes. Nous n'avons pas tout vu, car c'est immense... mais nous sommes ravies de tout ce que nous avons vu. Seulement, monsieur le curé, il y a quelque chose qui m'intrigue. Je sais que le domaine a été vendu hier publiquement... Tout le long de la route, j'ai vu les grandes affiches... Mais aux personnes régisseurs et fermiers, qui m'ont accompagnée dans ma promenade, je n'ai pas osé demander,—tant mon ignorance aurait paru folle ! combien tout cela m'avait coûté. Mon mari, dans sa dépêche, a oublié de me le dire... Du moment que je suis enchantée de l'acquisition, ce n'est qu'un détail, mais cela m'amuserait cependant de savoir. Dites, monsieur le curé, si vous le savez dites-moi le prix.

—Un prix énorme, répondit le curé, car bien des espé-

rances et bien des ambitions s'agitaient autour de Longueval.

—Un prix énorme ! Vous me faites peur... Combien exactement ?

—Trois millions !

—Seulement ! s'écria Mme Scott, le château, les fermes, la forêt, le tout pour trois millions !

—Oui, trois millions.

—Mais c'est pour rien, dit Bettina. Cette délicieuse petite rivière qui se promène dans le parc vaut, à elle seule, les trois millions.

Et vous disiez tout à l'heure, monsieur le curé, demanda Mme Scott, vous disiez qu'il se trouvait plusieurs personnes pour nous disputer les terres et le château ?

—Oui, madame.

—Et devant ces personnes, après la vente, mon nom a-t-il été prononcé ?

—Oui, madame.

—Et quand mon nom a été prononcé, y a-t-il eu là quelqu'un pour me connaître, pour parler de moi ?... [Oui.. oui.. Votre silence, me répond... on a parlé de moi... Eh bien ? monsieur le curé, je deviens sérieuse, très sérieuse... Je vous prie, en grâce, de me répéter ce qui a été dit de moi.

—Mais madame, répondit le pauvre curé, qui était sur des charbons ardents, on a parlé de votre grande fortune...

—Oui, on a dû parler de cela ; sans aucun doute, on a dû dire que j'étais fort riche... et, depuis peu de temps... une parvenue... n'est-ce pas ? Très bien, mais, ce n'est pas tout, on a dû vous dire autre chose.

—Mais non, je n'ai rien entendu...

—Oh ! monsieur le curé, vous faites là ce que vous appelez un mensonge pieux..., et je vous rends très malheureux, car vous devez être la sincérité même. Mais si je vous tourmente ainsi, c'est que j'ai grand intérêt à savoir ce qui s'est dit, ce que...

—Mon Dieu ! madame, interrompit Jean, vous avez raison, on a dit autre chose, et mon parrain est un peu embarrassé pour le répéter, mais, puisque vous le voulez absolument, on a dit que vous étiez une des plus élégantes, des plus brillantes et des plus...

—Et des plus jolies femmes de Paris ? On a pu dire cela, avec un peu d'indulgence on a pu le dire, mais ce n'est pas tout encore. Il y a autre chose...

—Ah ! par exemple !

—Oui, il y a autre chose, et je voudrais avoir avec vous, à l'instant même, une explication bien nette, bien franche. Je ne sais pas... mais il me semble que j'ai eu la main heureuse aujourd'hui... il me semble, — c'est peut-être un peu tôt pour dire ces mots-là,—mais il me semble que vous êtes déjà tous les deux un peu mes amis... et que vous le serez un jour tout-à-fait. Eh bien ! dites, s'il court sur mon compte des histoires absurdes et fausses, n'ai-je pas raison de penser que vous m'aidez à les démentir ?

—Oui, madame, répondit Jean avec une extrême vivacité, vous avez raison de le penser.

—Eh bien ! c'est à vous, monsieur, que je m'adresse. Vous êtes soldat... et c'est votre métier d'avoir du courage.. Promettez-moi d'être brave... Me le promettez-vous ?

—Qu'entendez-vous, madame, par être brave ?

—Promettez... promettez sans explications, sans conditions.

—Eh bien ! je le promets.

—Vous allez donc répondre franchement par oui et par non aux questions que je vais vous adresser...

—Je répondrai.

—Vous a-t-on dit que j'avais mendié dans les rues de New-York ?

—Oui, madame, on me l'a dit.

—Et que j'avais été écuyère dans un cirque ambulante ?

—Oui, on me l'a dit.

—A la bonne heure !... Voilà ce qui est parler. Eh bien !

remarquez d'abord que, dans tout cela, il n'y aurait rien, rien du tout d'inavouable... Mais si cela n'est pas vrai, n'ai-je pas le droit de dire que cela n'est pas vrai ? Et cela n'est pas vrai. Mon histoire... en peu de mots je vais vous la raconter ; et, si je vous la raconte ainsi, dès le premier jour, c'est pour que vous ayez la bonté de la redire à tous ceux qui vous parleront de moi... Je vais passer une partie de ma vie dans ce pays, je désire qu'on sache d'où je viens et ce que je suis. Je commence donc. Pauvre, oui, je l'ai été et très pauvre. Il y a de cela huit ans... Mon père venait de mourir, suivant d'assez près notre mère. J'avais, moi, dix-huit ans et Bettina neuf. Nous restions seules dans le monde avec de grosses dettes et un gros procès. La dernière parole de mon père avait été : " Suzie, pour le procès ne transige jamais, jamais, jamais ! Des millions, mes enfants, vous aurez des millions ! " Il nous embrassa toutes les deux, Bettina et moi... Le délire le prit et il mourut en répétant : " Des millions ! "

Un homme d'affaires se présenta, le lendemain, qui m'offrit de payer toutes les dettes et de me donner, en outre, dix mille dollars, si je lui abandonnais tous mes droits dans le procès. Il s'agissait de la possession d'une grande étendue de terres dans le Colorado... Je refusai. C'est alors que pendant quelques mois, nous avons été très pauvres.

— Et c'est alors, dit Bettina, que je mettais le couvert.

— Je passais ma vie chez les sollicitors de New-York... mais personne ne voulait se charger de mes intérêts. C'était partout la même réponse : Votre cause est trop douteuse, vous avez des adversaires riches et redoutables, il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour aller au bout de votre procès... et vous n'avez plus rien... On vous offre, vos dettes payées, dix mille dollars, acceptez, vendez votre procès. " Mais, moi, j'avais toujours dans l'oreille les derniers mots de mon père, et je ne voulais pas... La misère, cependant, allait bien m'y contraindre, quand, un jour, je tentai une démarche près d'un des amis de mon père, un banquier de New-York, M. Williams Scott. Il n'était pas seul ; un jeune homme était assis dans son cabinet, près de son bureau. " Vous pouvez parler, me dit-il, c'est mon fils Richard Scott. " Je regarde ce jeune homme, il me regarde, et nous nous reconnaissons... " Suzie ! — Richard ! " Il me tend la main. Il avait vingt-trois ans, et moi dix-huit, je vous l'ai dit. Bien souvent, autrefois, enfants tous les deux, nous avions joué ensemble. Nous étions alors grands amis. Puis, sept ou huit ans auparavant, il était parti pour achever son éducation en France et en Angleterre. Son père me fait asseoir et me demande ce qui m'amène... Je le lui dis... Il m'écoute et me répond : " Vous auriez besoin de vingt à trente mille dollars. Personne ne vous prêtera une telle somme sur les chances incertaines d'un procès très compliqué. Ce serait de la folie. Si vous êtes malheureuse, si vous avez besoin d'un secours... — Ce n'est pas cela, mon père, dit très vivement Richard, ce n'est pas cela que miss Percival demande. — Je le sais bien, mais ce qu'elle me demande est impossible... " Il se leva pour me reconduire... Alors j'eus un accès de faiblesse, le premier depuis la mort de mon père ; j'avais été, jusque-là, assez forte, mais je sentais mon courage épuisé. J'eus une crise de nerfs et de larmes. Je me remis enfin, et je partis. Une heure après, Richard Scott était chez moi. " Suzie, me dit-il, promettez-moi d'accepter ce que je vais vous offrir ; promettez-le-moi. " Je le lui promis... " Eh bien ! dit-il, à cette seule condition que mon père n'en sache rien, je mets à votre disposition la somme qui vous est nécessaire. — Mais encore faut-il que vous connaissiez mon procès... que vous sachiez ce qu'il est, ce qu'il vaut ? — Je ne sais pas le premier mot de votre procès... et n'en veux rien connaître. Où serait le mérite de vous obliger, si j'avais la certitude de rentrer dans mon argent ? D'ailleurs, vous avez promis d'accepter. C'est fait. Il n'y a pas à y revenir. Ce m'était offert avec une telle simplicité, avec une telle ouverture de cœur, que j'acceptai. Trois mois après, le procès était gagné ; ces terrains, devenus, sans

contestation possible, notre propriété à tous deux, on voulait nous les acheter cinq millions. J'allai consulter Richard. " Refusez et attendez, me dit-il, si l'on vous propose une pareille somme, c'est que les terrains valent le double. — Cependant, il faut bien que je vous rende votre argent, je vous dois beaucoup, beaucoup d'argent. — Oh ! pour cela, plus tard, rien ne presse ; je suis bien tranquille maintenant ! Ma créance ne court aucun danger. — Mais je voudrais vous payer tout de suite ; j'ai les dettes en horreur !. Il y aurait un moyen peut-être, sans vendre les terrains. Richard, voulez-vous être mon mari ? " Oui, monsieur le curé ; oui, monsieur, dit Mme Scott en riant, c'est moi qui me suis ainsi jetée à la tête de mon mari. C'est moi qui lui ai demandé sa main. Cela vous pouvez le dire à tout le monde, et vous ne direz que la vérité. J'étais, d'ailleurs, bien obligée d'agir de la sorte. Jamais, oh ! je suis aussi sûre de cela que de ma vie, jamais il n'aurait parlé... J'étais devenue trop riche... et comme c'était moi qu'il aimait et pas mon argent, mon argent lui faisait une peur affreuse. Voilà l'histoire de mon mariage. Quant à l'histoire de notre fortune, elle se dit en quelques mots. Il y avait, en effet, des millions dans ces terrains du Colorado ; on y découvrit de très abondantes mines d'argent, et de ces mines nous tirons tous les ans des revenus déraisonnables. Mais nous sommes d'accord, mon mari, ma sœur et moi, pour faire, sur ces revenus, très large la part des pauvres. Vous vous en apercevrez, monsieur le curé... c'est parce que nous avons connu des jours très cruels, c'est parce que Bettina se souvient d'avoir mis le couvert dans notre petit sixième étage de New-York, c'est pour cela que vous nous trouverez toujours secourables à ceux qui sont, comme nous avons été nous-mêmes, en présence des difficultés et des douleurs de la vie... Et maintenant, monsieur Jean, voulez-vous me pardonner ce long discours et m'offrir un peu de cette crème qui paraît excellente ?

Cette crème, c'étaient les œufs au lait de Pauline... et pendant que Jean s'empressait de servir Mme Scott : — Je n'ai pas encore tout dit, continua-t-elle. Il faut que vous sachiez ce qui a donné naissance à ces histoires extravagantes. Quand nous sommes venus nous installer à Paris, il y a un an, nous avons cru devoir, dès notre arrivée, donner pour les pauvres une certaine somme. Qui a parlé de ça ? pas nous, bien certainement, mais la chose fut racontée dans un journal, avec le chiffre. Aussitôt, deux jeunes reporters accoururent pour faire subir à M. Scott un petit interrogatoire sur son passé. Ils voulaient écrire sur nous dans les journaux des... comment appelez-vous ça ? des chroniques. M. Scott est quelquefois un peu brusqué. Il le fut, ce jour-là, et congédia ces messieurs un peu violemment, sans leur rien dire. Alors, ne sachant pas notre histoire véritable, ils inventèrent avec beaucoup d'imagination. Le premier raconta que j'avais mendié dans la neige à New-York... et le second, le lendemain, pour publier un article encore plus à sensation, le second me fit crever des cerceaux de papier dans un cirque de Philadelphie. Vous avez en France de bien drôles de journaux... et nous aussi, d'ailleurs, en Amérique.

LUDOVIC HALÉVY.

(A suivre.)

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boncher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

A. FILLATREAU et Cie,
8 Rue Ste Thérèse,
Montréal.